

## Le miracle manichéen

Le manichéisme en Asie centrale

### Partie 2

\* Cet article a été donné en conférence lors du Symposium « Mani », à Renova, Bilthoven, Hollande, le 7 mai 2005, et publié en hollandais par la Rozekruis Pers, Haarlem, dans les Actes du Colloque (septembre 2005).

« La Sagesse et les bonnes oeuvres, ont toujours été apportées avec une suite parfaite, d'une époque à l'autre, par les Messagers de Dieu. Ainsi, elles vinrent en leur temps par le Prophète nommé Bouddha dans les pays de l'Inde, en un autre par Zoroastre dans la contrée de la Perse, en un autre par Jésus dans l'Occident. Après quoi, la Révélation est arrivée et cette Prophétie s'est manifestée *en ce dernier âge* par moi, Mani, Messenger du Dieu de Vérité en terre de Babylonie. »

L'histoire du Manichéisme ne se comprend bien qu'à condition de tenir compte du caractère et de la portée que Mani a entendu attacher à sa propre Révélation, du but et du rôle qu'il a assigné à son Eglise dès son origine.

Dans l'esprit de son fondateur, le Manichéisme prend un caractère *récapitulatif* : il est *synthèse* et *conclusion* de la Révélation universelle dont il constitue *l'expression parachevée et ultime* (d'où les titres de « Sceau des prophètes » et de « Paraclet vivant » que Mani s'attribue quatre siècles avant Mahomet).

A la différence de ses prédécesseurs dont les enseignements n'étaient que partiels, voilés, obscurs et ont été, en outre, mal compris, défigurés, voire trahis, par les disciples qui les ont rédigés et codifiés, la mission de Mani ne consiste pas à apporter une Loi spirituelle nouvelle, mais à « ressusciter » le sens caché et ésotérique des Révélations antérieures à la Religion de la Lumière. Son rôle est de faire resurgir au grand jour les « saints enseignements du passé », de les rétablir dans leur pureté et leur intégrité originelles, **d'initier tous les hommes aux mystères de leur propre religion**, et de les inciter à mettre en application les « saints commandements ».

Universelle par nature et appelée à le devenir en fait, la nouvelle « Eglise du Paraclet » fondée par Mani va connaître dès sa genèse un succès foudroyant et se répandre dans la quasi-totalité des zones civilisées en quelques centaines d'années. Conformément au mythe manichéen, elle va aussi s'attirer, simultanément, de sévères inimitiés. Partout et en tous temps, la Religion de la Lumière, pourtant non violente, va être pendant mille ans l'objet d'une « haine sans cause » de la part de toutes les religions et de tous les empires, processus qui aboutira finalement à la destruction totale du mouvement et de ses membres (en termes actuels, ce phénomène porte le nom de « génocide »).

Selon François Decret, spécialiste du Manichéisme africain, « l'Histoire est là pour attester que, de toutes les religions, l'Eglise de la Justice a été la plus persécutée : elle fut en effet considérée comme l'Hérésie par excellence ». Mille ans après la mort de Mani, en 277, l'accusation de « manichéisme » conduira encore les Cathares au bûcher...

Toutefois, loin de lui porter un coup fatal, les différentes persécutions vont avoir pour effet d'accélérer la diffusion du Manichéisme dans des régions jusque là non explorées par les missionnaires manichéens. Les mesures prises à leur encontre sur le sol iranien contraignent les disciples de Mani à l'exode. Ils se déplaceront vers l'Ouest (Syrie, nord de l'Arabie, Palestine, Égypte), où l'« Église de la Vérité et de la Justice » connaîtra un vif succès, suscitant parfois de violents remous et même des troubles sociaux, et vers l'Est, où la « Religion de la Lumière » s'implantera durablement, notamment en Inde, au Tibet, en Mongolie, et en Chine. C'est là, en Haute Asie, que le Manichéisme remportera ses plus belles victoires dans « la Guerre perpétuelle » qui oppose les « fils de la Lumière » aux « fils de l'Esprit du monde ».

\*  
\* \*

Le 20 novembre 762, lors de la prise et du pillage de la ville de Luoyang à la frontière de la Chine et de la Mongolie par les Ouïgours, *quatre* religieux manichéens entrent en contact avec le souverain de cette puissante tribu turque et le rallient à leur foi. La conversion du monarque barbare, qui abandonne à cette occasion le chamanisme, fait du Manichéisme, pour la première et la seule fois de son histoire, la religion officielle d'un Etat. En un siècle environ, les Ouïgours vont bâtir avec l'aide des religieux et religieuses manichéens un vaste empire, qui s'étendra de l'Ili au Fleuve Jaune (Chine) ; sa capitale se situait sur les bords de l'Orkhon, à Ordu Balik (Karabalgasoun), en Mongolie du Nord.

Un édit publia la proclamation suivante : « Cette religion est subtile et merveilleuse ; *il est difficile de la recevoir et de l'observer*. Par deux et par trois fois, avec sincérité [je l'ai étudiée]. Autrefois, [moi, Buqu Qan], j'étais ignorant et j'appelais « Bouddha » des démons ; maintenant, j'ai compris le vrai et je ne peux plus servir [ces faux dieux]. Spécialement j'espère [...] [et] dit : « Puisque vous êtes résolus et sincères, vous pouvez immédiatement recevoir et garder [les préceptes]. Que toutes les images du démon, sculptées ou peintes, soient entièrement détruites par le feu ; que ceux qui prient les génies et qui se prosternent devant les démons soient tous [...] et qu'on reçoive la religion de la Lumière. »

Dès son introduction, la religion de la Lumière a exercé une influence immédiate et profonde sur le développement de la culture ouïgoure, alors pratiquement inexistante et strictement guerrière. Son adoption par une large frange de la population locale eut pour principal effet de **sédentariser** un peuple nomade, vivant essentiellement de rapines et de pillages.

L'application de la doctrine manichéenne à la vie de tous les jours généra une nouvelle forme de vie communautaire, basée sur des valeurs spirituelles comme le respect de la vie sous tous ses aspects, le renoncement à la volonté de puissance, la recherche du consensus dans la résolution des conflits, la quête de la sagesse et de la connaissance de soi comme véritable but de la vie.

C'est ainsi, par une mise en pratique effective des « règles de vie » gnostiques, que « ce pays aux mœurs barbares et rempli de fumées de sang [qu'était la Mongolie de l'époque] devint un pays où l'on se nourrissait de légumes, [que] ce pays où l'on tuait, [devint] un pays où l'on apprenait à faire le bien » ; que dans cette région du monde dévastée par les conflits sanglants entre tribus turques et mongoles, la passion de la guerre céda le pas à celle de la spiritualité.

Le chamanisme, fondé sur le culte des ancêtres, la soumission aux esprits de la nature, le recours à la « science des causes » [astrologie] et l'utilisation de la magie noire ou blanche à des fins de protection ou de pouvoir, fut abandonné au profit du Manichéisme, mais aussi du Bouddhisme, du Taoïsme, ou du Christianisme nestorien, venu d'Iran. Ces différentes confessions religieuses seront non seulement tolérées à l'intérieur de l'Empire des Ouïgours, mais aussi encouragées et valorisées, comme représentant les formes multiples de l'expérience religieuse en rapport avec l'évolution de la conscience.

\*  
\* \*

Suite à ce « changement de paradigme » religieux, une véritable révolution culturelle s'opère, à l'instigation des conteurs, des scribes, des peintres et des musiciens manichéens, qui parcourent l'Empire en tous sens pour partager leur foi et leurs connaissances.

Le niveau culturel des Ouïgours va même s'élever à un point tel qu'il n'aura bientôt plus aucune commune mesure avec ce qu'il était partout ailleurs en Mongolie. Les arts plastiques, et la peinture en particulier, connaissent un essor remarquable. Une littérature nationale, écrite non plus en caractères runiques mais sogdiens, voit le jour. Cette nouvelle écriture, verticale, était basée sur l'alphabet spécial élaboré par Mani pour la traduction de son œuvre en langue iranienne.

Il fut si pratique et si clair qu'il sera adopté ultérieurement par des non-manichéens (Sogdiens et Turcs) pour transcrire et traduire les Ecritures indiennes et bouddhiques, et permettra l'adaptation systématique de la mythologie manichéenne dans diverses langues et cultures (ce fait est largement attesté par les découvertes de Turfan).

Parallèlement à l'influence culturelle, artistique et intellectuelle, voire scientifique et médicale qu'ils exercent sur l'élite, les Manichéens vont affirmer leur présence au sein même du peuple par une autre création non moins profonde et durable : le mythe de Buqu Qan, fondateur légendaire de la première dynastie ouïgoure.

L'audience que reçut la légende de Buqu Qan auprès des peuples d'Asie centrale fut prodigieuse et perdura pendant de nombreux siècles. A l'époque de la domination mongole (XIII<sup>e</sup> siècle), il sera connu à la fois des Chinois et des Musulmans. Des voyageurs occidentaux, circulant dans ces régions qui entourent le célèbre désert du Gobi, en entendront parler, tel Marco Polo rapportant dans ses carnets : « Le premier roi [des Ouïgours] est né d'un champignon particulier, nourri de la sève des arbres. » Ce mythe d'origine, popularisé par les conteurs manichéens, raconte que le premier roi des Ouïgours, Buqu (c'est-à-dire « nœud d'arbre »), était une entité surnaturelle qui prit forme humaine en étant fécondée par la lumière, et naquit « au creux d'un arbre ».

Voici comment un auteur chinois rapporte l'événement de cette « naissance miraculeuse » : « Là se trouve une montagne... d'où deux fleuves, Tola et Selenga, s'écoulent. Un soir, *une merveilleuse lumière parut sur un arbre entre les deux fleuves*. Les habitants vinrent pour la voir. Sur l'arbre parut une tumeur semblable à une grossesse. Cette lumière par la suite reparut souvent. Après neuf mois et neuf jours, la tumeur de l'arbre éclata et *cinq enfants* en naquirent. »

Selon notre interprétation, l'« arbre entre les deux fleuves » désigne le système du feu du serpent avec ses trois canaux : l'axe cérébro-spinal est l'arbre du milieu (*sushumna*), les deux « nadi » de *pingala* et *ida* forment, à droite et à gauche, les deux fleuves (en sanscrit, le terme *nadi* signifie « rivière »). Pensons ici au début du chapitre 22 de l'*Apocalypse* de Jean où il est dit à propos de l'arbre de Vie : « Au milieu de la place de la ville et sur les deux bords du fleuve il y avait un arbre de Vie produisant douze fois des fruits ».

Dans le récit de Buqu Qan, le « nœud » représente de manière allégorique le fondement, la racine du feu du serpent, le plexus sacré (une autre version du même mythe parle de « deux arbres qui se sont unis pour former un nœud »).

Les « cinq enfants » sont les cinq principes, les cinq « sceaux », qui forment le « vêtement de lumière » de l'homme nouveau, de l'homme véritable.

Ces cinq « marques » ou « stigmates » correspondent à la tête, aux deux mains, et aux deux pieds ; si on relie ensemble ces cinq points par des lignes droites, nous obtenons une étoile à cinq branches, un pentagramme, symbole éternel et universel de l'homme rené, de l'homme vrai.

L'image des « cinq enfants », nés de l'éclatement de la tumeur de l'arbre, peut être rapprochée et comparée à celles des « cinq Fils » ou des « cinq membres de l'Âme » du mythe manichéen, des « cinq arbres du Paradis » de l'*Évangile de Thomas*, des « cinq Assistants » de l'*Évangile de la Pistis Sophia*, ou encore des « cinq du Manteau » (Mahomet, Ali, Fatima, Hasan, Hossein) dont parle la gnose chiite.

« Dieu, dit une tradition iranienne, créa Adam, et lui enseigna les Noms... Il plaça derrière lui Mohammad, Ali, Fatima, Hasan et Hossein comme *cinq formes de lumière*, dont les lumières resplendissaient aux horizons : cieux, voiles, paradis, firmament, Trône. Puis il ordonna aux anges de s'incliner devant lui pour lui rendre hommage de ce que Dieu avait fait de lui *un vase* recueillant ces formes de lumière. »

Ces quelques indications ésotériques nous permettent de comprendre que le mythe de Buqu Qan n'est pas le fruit de l'imagination de quelques poètes ou littérateurs habiles, mais un véritable récit initiatique, élaboré par des hommes bien au fait des Mystères.

\*  
\* \*

La prodigieuse réussite de l'« expérience manichéenne » en Asie centrale ne pouvait qu'attirer la convoitise, la jalousie, la violence et la haine des autres peuplades barbares de la région, qui enviaient aux Ouïgours leur richesse, leur savoir et leur culture – le mythe manichéen explique largement cette situation –, scellant ainsi son destin.

Vers 840, cent mille cavaliers turcs kirghizes du haut Iénisseï surgissent du nord-ouest, s'abattent sur la capitale de l'État ouïgour, Ordu Balik, et l'incendient après avoir mis à mort son souverain.

A l'instigation des Taoïstes, une violente persécution s'abat sur la religion des vaincus, contraignant ainsi les Ouïgours manichéens à s'exiler. Ces derniers s'enfuient vers le sud et l'ouest et rejoignent la fameuse Route de la Soie. Ils s'installeront en particulier près des oasis de Khotan et de Turfan, où étaient déjà implantées des communautés manichéennes.

A nouveau, sous leur impulsion, une civilisation noble et raffinée se reconstitue dans cette région. Avec ses multiples centres religieux et ses ensembles monastiques, la région de Dunhuang, près de Turfan, devient le carrefour de convergence des grandes cultures de l'époque et des multiples courants spirituels et religieux qui les fécondent.

Des Manichéens, des Bouddhistes chinois et tibétains, des Chrétiens nestoriens, des Juifs et même des Mazdéens, habitent dans les différents quartiers de la ville et y vivent dans la plus grande tolérance.

Les livres sacrés de toutes les confessions sont traduits par les scribes manichéens dans toutes les langues de l'époque : chinois, tibétain, sogdien, parthe, moyen-perse, syriaque...

Turfan devient aussi le foyer d'une intense activité culturelle, marquée entre autres par une remarquable production picturale qui forme, selon les spécialistes, un des sommets de l'art de l'Asie centrale (les miniatures manichéennes et les peintures ouïgoures servent généralement de couvertures à ces livres d'art).

Les fresques, retrouvées dans les grottes monastiques, souvent artificielles, de la région, montrent l'influence réciproque des différentes communautés.

Ce fait peut être illustré, par exemple, par cette peinture murale provenant de Bezeklik (VIII<sup>e</sup> siècle) et représentant des dignitaires, princes et souverains pleurant la mort du Bouddha (p. 110). Les diverses ethnies arabe, iranienne, chinoise, indienne, turque ou tibétaine, sont aisément reconnaissables aux vêtements comme aux traits des visages.

La peinture suivante, datant aussi du VIII<sup>e</sup> siècle, provient de la nécropole chinoise d'Astana, près de Turfan : elle représente *Fuxi*, l'empereur chinois légendaire à qui l'on attribue, entre autres choses, l'invention du *Yi King*, et *Nuwa*, sa sœur et épouse, enlacés au milieu des constellations, entre le Soleil et la Lune. Les deux personnages aux *corps de serpents* sont ici figurés en géomètres de l'univers, Fuxi brandissant l'équerre et le fil à plomb tandis que Nuwa tient le compas.

Dans une autre fresque murale, provenant de Dunhuang, nous retrouvons *Fuxi* et *Numa*, représentés cette fois sous forme humaine : vêtus d'une ample tunique, les deux déités aux corps de serpent ont chacun devant la poitrine, un cercle figurant le soleil et la lune ; à gauche, *Fuxi*, avec le soleil orné d'un corbeau, tient en main une équerre et un fil à plomb ; à droite, *Numa* lui fait face, et brandit dans sa main droite le compas. Sur cette peinture, ils se tiennent tous deux autour de Mani, la perle magique, taillée comme un diamant et placée à l'intérieur d'un *vase* qui se dresse vers le ciel. Dans la légende qui accompagne la photo le commentateur indique que « le prophète Mani est ici représenté en compagnie de *Fuxi*, le dieu du Soleil, et de *Numa*, déesse de la Lune ». Au même endroit, nous pouvons encore contempler une fresque, où Mani, la perle aux pouvoirs mystérieux, s'épanouit au cœur d'une fleur de lotus en forme de *vase*.

Ces différentes représentations sont troublantes à plus d'un titre : il est d'abord étonnant de voir associées, dans un contexte typiquement oriental, différents symboles caractéristiques de l'ésotérisme occidental, comme le caducée, l'équerre, le compas et le fil à plomb. Ceux-ci évoquent spontanément la Franc-maçonnerie, mouvement qui n'apparaîtra officiellement en Europe qu'en 1723 !

L'on sait que les Francs-maçons se font appeler « fils de la Veuve », en hommage à Horus, le fils d'Osiris et Isis dans les mystères égyptiens, et à Hiram, le fameux constructeur du temple de Salomon. Mais l'on sait moins que Mani, comme Mahomet, a aussi été désigné par ses disciples comme « fils de la Veuve » (Mani lui-même qualifie ainsi Jésus dans un chapitre spécial du *Livre des Mystères*<sup>1</sup>).

Nous en voulons pour preuve le récit apocryphe de la vie de Mani, rapporté dans les *Acta Archelai*. Celui-ci mentionne que c'est à l'âge de 12 ans que le sage et pieux Corbicius, orphelin adopté par une veuve d'origine persane lors de sa septième année, change son nom pour celui de Mani, « afin d'effacer, est-il dit, le souvenir de son esclavage ». On notera que c'est aussi à l'âge de 12 ans, que le jeune Mahomet, orphelin de naissance, est reconnu formellement comme le « Sceau des Prophètes » – au même titre que Mani – par un moine probablement manichéen du nom de Bohaira (ce qui signifie en syriaque : « l'Elu »). La rencontre eut lieu à Bosra, en Syrie, « sous l'arbre » du monastère.

Pour renforcer notre propos, nous pouvons encore citer cette étonnante légende manichéenne rapportée par l'explorateur allemand A. von Le Coq, découvreur du site de Turfan.

---

<sup>1</sup>. T. Andreae, *Mahomet – sa vie et sa doctrine*, p. 112.

Un individu ivre pénètre par inadvertance dans un tombeau (ou « demeure de perfection »), qu'il prend pour sa maison. A l'intérieur, il trouve une morte qu'il croit être sa compagne vivante, et se couche auprès d'elle. Ce n'est qu'au matin, quand il se réveille dégrisé, qu'il découvre avec horreur sa méprise. Quand l'homme s'aperçoit de son erreur, le texte dit curieusement qu'il « se dégagea [alors] de son vêtement de veuve »<sup>2</sup>.

Ajoutons que cette légende fragmentaire, écrite en lettres « manichéennes », a été rapprochée par un savant d'un passage de texte exactement parallèle emprunté à la version arabo-persane de « Barlaam et Joasaph ». Cet ouvrage étonnant, connu dans l'Europe entière au Moyen Age, nous est parvenu grâce à différents relais, en particulier manichéen et ismaélien (les Ismaéliens sont des musulmans chiïtes, pour l'essentiel iraniens). Ce récit d'initiation mettant en scène un jeune prince à la recherche de la Vérité nous offre **le premier exemple de christianisation de la légende du Bouddha**, quatre siècles avant la redécouverte du Bouddhisme par les savants orientalistes. L'extrait suivant nous livre le secret de l'énigme de l'âge de Mani « le Bouddha blanc », question toujours sans solution définitive à l'intérieur de la communauté scientifique (selon les différentes sources dont nous disposons, Mani serait mort, comme Mahomet, à l'âge de 60 ans) :

Le jeune disciple interroge le Maître et lui demande : « (I=Iodasaph) : Quel âge as-tu ? ; (B=Balahvar) : Douze ans ; (I) : Que me dis-tu là ? N'es-tu pas un vieillard de plus *de soixante ans* ? ; (B) : Depuis ma naissance j'ai soixante ans, mais depuis que je me suis consacré à Dieu, cela fait douze ans, car auparavant j'étais mort et c'est depuis douze ans que je suis vivant<sup>3</sup>. »

La figure du caducée, représentée plus haut par Fuxi et Nuwa entourant la perle Mani, attire à nouveau notre attention sur le phénomène de l'anatomie subtile, clef selon nous de la mythologie manichéenne.

D'après Augustin, les Manichéens accordaient une place particulière dans leur enseignement au Serpent, et voyaient en lui le vrai détenteur de la Sagesse, et non l'incarnation du Mal comme dans les religions traditionnelles.

Il dira à ce propos, fustigeant ces anciens coreligionnaires : « *Et pourquoi dites-vous que le serpent est notre père ?* Oubliez-vous donc que c'est coutume parmi vous d'outrager Dieu, à cause du commandement qu'il fit à l'homme dans le Paradis, et de décerner des louanges au serpent pour lui avoir ouvert les yeux par ses conseils ?

---

<sup>2</sup>. Cf. *Traité*, p. 107/131, note n. 2.

<sup>3</sup>. *La sagesse de Balahvar*, trad. par Annie et Jean-Pierre Mahé, Gallimard, coll. Connaissance de l'Orient, 1993, p. 87.

*C'est plutôt à vous, je crois, à reconnaître pour votre père ce serpent qui n'est autre que le diable, et que vous louez si fort. Lui, malgré les injures que vous venez de lui prodiguer, il vous reconnaît pour son fils<sup>4</sup>. »*

Si l'on suit Augustin, les Manichéens peuvent être nommés en toute légitimité « fils du Serpent », en vertu de leur interprétation gnostique et hérétique de la Bible, et auraient même revendiqué cette appellation conformément à leurs doctrines les plus secrètes.

Dans le récit traditionnel de la Genèse popularisé par les Catholiques, le serpent apparaît dans l'arbre et tente Eve, la Mère des vivants, provoquant ainsi l'expulsion du premier couple humain hors du Paradis (le mot « paradis » est, rappelons-le, d'origine d'iranienne). Dans la mythologie manichéenne, la fonction du serpent est inversée : il est alors considéré comme un messenger du Dieu de Lumière, ou même comme ce dernier lui-même. Ici, c'est Jehovah, c'est-à-dire le Démiurge, le faux Dieu, qui a emprisonné Adam et Eve dans un monde d'illusions, et c'est **Jésus** (ou Lucifer chez les gnostiques), qui vient les délivrer, en leur apportant la « science du Bien et du Mal », la gnose salvatrice, divinisatrice, et rédemptrice.

Il est avéré par le témoignage de Jean (Jn, 3, 14) que le Christ lui-même s'est identifié au serpent d'airain qui combattit la plaie des serpents dans le désert, et que c'est en tant que serpent qu'il sera « élevé » jusqu'à la croix<sup>5</sup> : « Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même, que le Fils de l'homme soit élevé », dit-il à Nicodème. En attribuant au Christ la figure du serpent les Manichéens ne faisaient en vérité que lire et interpréter « littéralement » l'Évangile johannique !

Le fait que Christ, le nouvel Adam, ou bien encore « Chrestos », le « Dieu bon » (les Manichéens distinguaient semble-t-il comme les Marcionites les deux noms), soit parfois symbolisé par le serpent dans la littérature manichéenne s'explique aisément lorsqu'on sait que le système cérébro-spinal, allant de la cavité frontale jusqu'au plexus sacré, présente en effet **la forme d'un serpent** (ce que confirme, par exemple, la symbolique égyptienne du corps).

Dans la tradition hermétique, le caducée est une baguette autour de laquelle s'enroulent deux serpents. Le même symbolisme est exprimé par le double enroulement autour du bâton brahmanique, par celui des deux *nadi* du Tantrisme autour de *sushumna*, par la double circumambulation d'Izanagi et Izanami autour du pilier cosmique, avant la consommation de leur union (mythologie japonaise) ;

---

<sup>4</sup>. *Contra Faustum*, Livre I, chap. III.

<sup>5</sup>. Cf. C. G. Jung, *Métamorphose de l'âme et ses symboles*, pp. 200 ; 609.

mieux encore par Fuxi et Nuwa, unis par leurs queues de serpent, et échangeant leurs attributs du compas et de l'équerre, comme dans la mythologie chinoise et le Manichéisme d'Asie centrale. Pensons aussi à la verge de Moïse, qui se transforme en serpent (Ex., 4, 2-5), ou à celle d'Aaron qui engloutit les serpents évoqués par les magiciens égyptiens (Ex. 7, 8-13).

Toutes ces figures veulent attirer notre attention sur le rôle décisif du double système nerveux de l'homme, comme source de conscience ou d'inconscience.

Les Manichéens comme les Chinois représentaient le « système du feu du serpent » sous la forme d'un arbre triple ou de trois arbres, comme l'atteste la fresque (VIII<sup>e</sup> siècle) découverte en 1931 par la mission Citroën dans la région de Turfan. Selon les spécialistes, celle-ci est censée figurer « l'arbre des trois générations divines entouré des douze Éons ».

Conformément à la grille de lecture adoptée jusqu'ici, nous proposons de voir dans ces trois arbres une symbolisation du triple feu du serpent, et dans les douze Éons, les douze forces zodiacales du Ciel intérieur du microcosme, appelées par Mani « les douze heures de la nuit » (vieil homme) ou « les douze heures du jour » (homme nouveau).

Nous rejoignons ici la pensée alchimique occidentale, qui accorde une place importante aux symboles du serpent, de l'arbre, du soleil et de la lune. Nous pensons ici en particulier à une remarquable gravure, représentant les arbres et les montagnes du soleil et de la lune. Le couple alchimique du Roi, symbole de l'Esprit, et de la Reine, symbole de l'Âme, se tiennent debout sur le mont sacré, entourés à droite par l'arbre du soleil et à gauche par l'arbre de la lune. La légende concernant l'arbre du soleil se lit de haut en bas, et celle relative à l'arbre de la lune, de bas en haut. Sous la montagne, repose le Serpent-Dragon, symbole de la déesse Kundalini.

Les deux arbres du soleil et de la lune rappellent les deux *nadi* de la tradition indienne, qui s'entrelacent autour de la *sushumna* à la façon des deux serpents du caducée. Ces deux-là sont, nous l'avons vu, appelés *pingala* et *ida* ; le premier canal subtil, à droite de colonne vertébrale, est rouge et brille comme le soleil ; le second, à gauche, est jaune, et diffuse une lumière semblable à celle de la lune.

Dans le Manichéisme, *pingala* est désigné comme « l'Appelant », « Celui qui écoute quand on lui parle », et *Ida* comme « le Répondant », « Celui qui répond quand on l'appelle », ou encore comme les « nefes » du soleil et de la lune. Parfois, ils sont comparés à deux démons mâle et femelle, portant le nom de « convoitise » et « concupiscence ».

On se souviendra ici que le Hatha Yoga qui, dans les temps anciens, préparait les candidats à l'éveil de la Kundalini, de la force du Serpent, a pour signification : « union du soleil et de la lune », processus qui se réalise dans le plexus sacré, à la racine même de la personnalité humaine (c'est le « nœud » qui se forme pour unir les deux arbres dans le mythe ouïgour de Buqu Qan). Dans l'ésotérisme chiite, la figure solaire du prophète symbolise le courant descendant de l'Appel (Coran = exotérique), et la figure lunaire de l'Ami de Dieu, de l'Imam, le courant ascendant de la Réponse (Commentaire interprétatif ou Herméneutique spirituelle = ésotérique).

*Sushumna*, quant à elle, est présentée par les auteurs manichéens comme la « colonne de louange », la « colonne de lumière », la « colonne de l'aurore », la « colonne de gloire », ou le « sceptre de diamant » (pensons ici au *Vajra* tibétain, terme d'origine sanscrite, qui peut se traduire par diamant, foudre, sceptre ou pierre philosophale). La couleur blanche de la *sushumna* rappelle selon les ésotéristes indiens l'éclat du diamant, et correspond anatomiquement au **liquide céphalo-rachidien**, qui circule dans le système de la moelle épinière. Son « ébranlement » est source de processus « apocalyptiques » et d'états de conscience modifiés, correspondant à une véritable réorganisation du système nerveux.

Pour finir, mentionnons que les deux figures de la perle et du vase, apparus plus haut en association avec celles de Fuxi et Nuwa dans les peintures originaires des grottes de Dunhuang, nous renvoient aux différentes occurrences du nom Mani, à l'alchimie, et bien entendu aux légendes du Graal, qui est décrit en fonction des auteurs, comme le « vase sacré » permettant de recueillir la manne céleste ou comme « la pierre tombée du Ciel ».

Curieusement, nous retrouvons ce même motif dans une peinture provenant de la région de Khotan, à l'ouest de Turfan, qui est sobrement intitulée par les spécialistes de l'art d'Asie centrale : « Scène de légende religieuse khotanaise » (sans autre commentaire).

Celle-ci représente deux hommes, deux guerriers aisément reconnaissables à leurs épées : le premier, d'allure noble, est monté sur un cheval (haut du panneau), alors que le second, d'aspect plus frustré, chevauche un dromadaire (bas du panneau). Tous deux, têtes nimbées (allusion au *xvarnah* iranien, ou « auréole de lumière »), tiennent une *coupe* dans la main droite. Venant du haut du panneau, nous distinguons un canard sauvage qui vient s'abattre dans la coupe tenue par l'homme noble, alors que la coupe du second, en bas, demeure vide.

Manifestement il s'agit ici, comme dans les romans occidentaux du Graal, d'une évocation de l'opposition entre « chevalerie céleste » et « chevalerie terrestre » (représentée dans le cycle arthurien par Galaad et Lancelot), comme en témoignent le contraste entre les deux personnages.

Le canard sauvage qui descend dans la coupe (le Graal) est ici l'équivalent strict de la colombe de l'Esprit-Saint dans la symbolique chrétienne.

Le motif de la coupe apparaît encore dans deux peintures, provenant de cette même région.

La première (VII<sup>e</sup> siècle, Khotan) représente un Bouddha de type iranien à *quatre* bras, tenant dans sa main une coupe (à la hauteur du sternum et du cœur) et un couteau à lame triangulaire. Autour de sa tête couronnée figure le « halo divin », l'auréole de lumière, qui symbolise le rayonnement suprasensible de la pinéale. L'axe cérébro-spinal, porteur du feu de la conscience, est représenté par une bande, de couleur brune.

La seconde peinture a été retrouvée sur le site manichéen de Turfan. Provenant d'un temple nestorien, elle représente selon toute vraisemblance une scène de communion (les spécialistes discutent encore de sa signification réelle). Un prêtre probablement d'origine irano-syriaque tient une coupe dans sa main droite et semble prêcher. En face de lui nous voyons debout trois membres de sa congrégation avec dans leurs mains ce qui semble être des feuilles de palmier. Sur les trois figures, les deux de devant sont clairement des Ouïgours (leur identité est confirmée par leur coiffe), alors que la troisième qui se tient en retrait est une femme chinoise.

D'après nous, cette peinture montre clairement que les chrétiens orientaux avaient une conception particulière, voire hétérodoxe, du rite de la Cène dont l'histoire, curieusement, n'est rapportée dans aucun des sutras chrétiens retrouvés à Dunhuang. La réponse à la question de savoir si cette dernière était pratiquée comme en Occident ou si elle était dans sa forme plus proche du rite gnostique et manichéen sera peut être apportée un jour par de nouvelles découvertes archéologiques.

\*  
\* \*

Après ce détour dans le « monde imaginal », dans le monde des archétypes et des symboles, dans le domaine étrange de la métahistoire où se joue le vrai destin de l'humanité, revenons maintenant à l'histoire « vraie », celle où s'actualisent individuellement et collectivement les pulsions désordonnées de l'âme humaine.

Les civilisations comme les hommes, nous le savons, sont mortelles. A l'état de nature succède l'état de culture, et à la culture succède en retour la barbarie, en un cercle sans fin. Après le dixième siècle, les invasions arabe puis mongole conduite par Gengis-Khan (XIII<sup>e</sup> siècle), vont porter un nouveau coup fatal à la civilisation et aux États ouïgours implantés en Asie centrale, contraignant ainsi ses habitants à s'exiler ou à se convertir à la religion des nouveaux envahisseurs. *Ceux qui ne lutteront pas seront assimilés et deviendront les principaux administrateurs du futur empire de Gengis Khan et de ses successeurs.* Et cela, pour la simple raison, que l'avancement de leur civilisation les rendait seuls capables de gérer un royaume aux dimensions mondiales et qu'ils se sont ralliés aux nouveaux maîtres sans effusion de sang, conformément à leur éthique non violente.

Les différentes communautés religieuses cachèrent leurs manuscrits dans les grottes environnantes et les murèrent pour les protéger des pillards ; le climat chaud et sec les conservera jusqu'à leur redécouverte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par diverses missions scientifiques, notamment russes, allemandes et françaises.

C'est à Turfan que furent notamment mis à jour les vestiges d'un monastère manichéen par l'explorateur allemand A. von Le Coq. Ce monastère comprenait, comme le montrent les relevés, une grande bibliothèque, un *triple* temple, ainsi qu'une « salle pour les livres saints et les images », d'où proviennent les magnifiques peintures manichéennes, actuellement visibles au Musée Indien de Berlin.

Aujourd'hui encore, nous ignorons ce qu'il est advenu réellement de ces communautés, l'hypothèse la plus probable étant que les Manichéens ouïgours, pour échapper aux massacres et à la cruauté de leurs adversaires, ont survécu en marge des mouvements religieux majoritaires, comme le Taoïsme ou le Bouddhisme en Chine, ou en se dissimulant au sein de fraternités ésotériques musulmanes au Moyen-Orient, ou chrétiennes en Occident.

Même s'il n'en reste aujourd'hui que des fragments épars, l'influence du Manichéisme n'en est pas moins restée vive, bien que subconsciente, dans ces régions d'Asie centrale : dans certaines contrées, on dit encore un « Mani » lorsqu'on veut dire de quelqu'un que c'est un « vrai peintre » ; les enluminures dorées et les motifs floraux rappelant les « Jardins de lumière » qui ornaient les manuscrits manichéens, sont toujours présents dans l'architecture colorée, typique des Ouïgours actuels ; des femmes jouent toujours du Oud, le luth iranien, dont l'invention remonte, dit-on, à Mani lui-même ; des contes et des récits initiatiques perdurent, comme la légende de Buqu Qan, le premier roi ouïgour, « né au creux d'un arbre », ou encore cette célèbre « histoire-enseignement » popularisée par les Soufis d'Asie centrale et les Cathares, *dont la tonalité est indéniablement manichéenne* (notons que, selon Gurdjieff, ce conte oriental illustre parfaitement la situation de l'homme et donne la véritable explication de la force de Kundalini, telle que la conçoivent habituellement les occultistes, les mystiques et les magiciens) :

Il était une fois un riche magicien qui possédait de nombreux troupeaux de moutons. Ce magicien était très avare, il ne voulait pas engager trop de bergers, et il ne voulait pas mettre de clôture autour des prés où ils paissaient. A l'approche du magicien les moutons s'égarèrent dans la forêt, tombaient dans les ravins, se perdaient mais surtout s'enfuyaient vers d'autres prés parce qu'ils savaient que celui-ci en voulait à leur chair et à leurs peaux. Et les moutons n'aimaient pas cela. A la fin, le magicien trouva le remède. Il hypnotisa ses moutons et leur suggéra tout d'abord qu'ils étaient immortels et que d'être écorchés ne pouvait leur faire aucun mal, que ce traitement était excellent pour eux. Ensuite le magicien leur annonça qu'il était un bon pasteur qui aimait beaucoup son troupeau, qu'il était prêt à tous les sacrifices pour lui ; enfin, il leur affirma que si la moindre chose devait leur arriver, cela ne pouvait en aucun cas leur arriver maintenant, et que par conséquent, ils n'avaient pas à se tracasser. Après quoi, le magicien mit dans la tête de ses moutons qu'ils n'étaient pas du tout des moutons. A certains d'entre eux, il suggéra qu'ils étaient des lions, à d'autres qu'ils étaient des aigles, à d'autres encore qu'ils étaient des hommes ou qu'ils étaient des magiciens. Cela fait, ses moutons ne lui causèrent plus ni ennuis, ni tracas. Ils ne s'enfuyaient plus jamais, attendant au contraire avec calme l'instant où le magicien les tondrait ou les égorgerait.

Ces vestiges, que le temps et la mémoire nous ont conservés, sont le témoignage, pour le Manichéen d'aujourd'hui, que la Gnose ne peut ni mourir ni disparaître.

Elle se manifestera toujours selon des formes renouvelées, afin que tout homme réalise le but même de son existence : reconstruire l'Homme de lumière, l'Homme parfait.